

## **Annexes non retenues dans le volume imprimé**

### **CONSTRUCTION DE L'OUVRAGE**

Cet ouvrage propose une synthèse consacrée aux sociétés ouest-africaines du Sahel précolonial en trois volets. Il est basé sur l'opposition que nous avons développée à plusieurs reprises dans nos travaux entre *mécanismes* sociaux fondamentaux, *régularités* permettant des classements, des vues synthétiques ou des modèles généraux et *scénarios* décrivant des trajectoires historiques concrètes.

Un premier volet (chapitres 2 et 3) jette les bases des mécanismes économiques, sociaux et politiques de ces sociétés. Il explore les mécanismes fondamentaux assurant le fonctionnement et le développement original de ces formations souvent mal connues du public.

Bien que reposant sur des bases très semblables, ces sociétés ne sont pas homogènes. Un second volet (chapitre 4) propose une typologie rendant compte de cette variabilité en faisant appel aux mécanismes présentés dans la première partie. En précisant cette diversité sans a priori évolutionniste, nous aimerions montrer qu'il est aujourd'hui plus que nécessaire de réfléchir à une classification de ces sociétés. Cette dernière, tout en préservant les diversités culturelles, devrait permettre leurs comparaisons et leur intégration dans une vision anthropologique qui, comme dans toute science, ne répugne pas à certaines généralités.

Enfin ces sociétés sont inscrites dans l'histoire, et c'est à travers l'histoire que nous pouvons le mieux comprendre leur nature. Un troisième volet (chapitre 5), consacré à la boucle du Niger au Mali, explore cette piste de connaissance à travers l'exemple concret d'un scénario historique que nous limitons à la période entre le 15<sup>ème</sup> siècle et la première colonisation française. L'occupation européenne se limite alors aux côtes, mais son influence s'étend, à travers la prédation esclavagiste, à l'ensemble du continent. En 1902, l'ancien *Soudan français* devient *Territoire de Sénégambie-Niger*. Le dernier chef africain mis en place par les Français, Aguibou, qui éprouve de sérieuses difficultés à gouverner depuis Bandiagara son royaume du Massina, est relevé de ses fonctions et la région est placée sous administration française directe. En 1904 est créée la *Colonie du Haut-Sénégal et Niger*, mettant définitivement fin à l'autonomie de cette région. Cet événement constitue le terme de notre parcours qui commence avec les premiers témoignages des géographes et historiens arabes.

### **LES SOURCES**

La restitution de l'histoire des sociétés précoloniales se fonde sur des sources extrêmement hétérogènes, à la fois externes et internes.

Les sources externes concernent essentiellement l'histoire des classes dominantes et les relations souvent tumultueuses reliant Bassin méditerranéen et Afrique subsaharienne. Les manuscrits en langue arabe requièrent l'habileté de l'islamologue. Les récits de voyages ainsi que les archives coloniales constituent l'essentiel des sources européennes qui, elles, font appel au talent de l'historien archiviste. Ces sources ne nous apprennent le plus souvent rien de direct sur le fonctionnement social et politique des populations paysannes.

A l'opposé, les sources internes relèvent essentiellement de la tradition orale et exigent les capacités de collecte et d'analyse dont doit faire preuve le chercheur de terrain. Les enquêtes ethnohistoriques nous permettent d'approcher une histoire généalogique de la classe paysanne. Ces sources restent par contre très discrètes sur les grands événements qui ont marqué

l'histoire du Sahel, et se révèlent d'une profondeur temporelle limitée. L'ethnologie permet par contre de restituer des structures sociales qui n'ont probablement guère changé depuis l'époque précoloniale. Enfin l'archéologie permet de confronter l'histoire avec les traces matérielles d'un passé qui se dérobe souvent aux quêtes de l'historien.

## **Sources historiques externes**

### ***Sources arabes***

Jusque vers le 14<sup>ème</sup> siècle l'Occident chrétien médiéval ne connaîtra l'intérieur de l'Afrique qu'à travers les connaissances des géographes de l'Antiquité. L'Afrique intérieure était interdite d'accès aux non musulmans par le monde arabe qui gardait jalousement les informations qu'il possédait sur les régions situées au sud du Sahara. Sur les côtes atlantiques, l'art de la navigation ne permettait pas de dépasser le sud du Maroc. Un regain de connaissances géographiques n'interviendra qu'avec la traduction de l'oeuvre de Ptolémée à l'aube du 15<sup>ème</sup> siècle.

A l'opposé, les Arabes avaient une connaissance directe des pays situés au sud du Sahara. La première mention d'un territoire ouest-africain apparaît chez l'astronome Al-Fazari (avant 800), qui cite Ghana, le Pays de l'or, et probablement l'embouchure du Sénégal. Vers 830 le géographe de Bagdad Al-Khwarezmi opère la synthèse de la géographie grecque ptoléméenne et de ces nouvelles connaissances.

Ibn Hawqal est le premier géographe et voyageur à avoir traversé le Sahara et atteint Awdaghost, l'actuelle Tegdaoust dans le sud de la Mauritanie, et à nous avoir transmis, avant 977, une relation de voyage.

El Bekri (1014-1094), né et élevé en Andalousie, représente l'apogée des connaissances arabes médiévales sur l'Afrique bien que son auteur n'ait pas traversé le Sahara. Sa précieuse *Notice du pays des noirs* décrit les villes les plus connues, les itinéraires à suivre dans la partie occidentale du Sahara, les mœurs des habitants et principalement l'hégémonie du Ghana, encore puissant et animiste, dix ans avant sa destruction par les Almoravides.

Parmi les nombreux géographes arabes, il convient de réserver une place particulière à Al-Omari de Damas (1301-1349), qui nous fournit des renseignements inédits sur le Kanem et le Mali et le fameux pèlerinage de Mansa Moussa, souverain du Mali, en 1324.

Ibn Battuta, né en 1304 à Tanger, l'un des plus grands voyageurs de tous les temps ayant parcouru l'Inde et la Chine, visite le sud du Sahara en 1352-1353. Les passages relatifs à son séjour auprès du Mansa Souleiman dans la capitale de l'hégémonie du Mali sont considérés comme l'un des principaux textes de l'histoire ouest-africaine.

L'un des derniers chroniqueurs importants est Ibn Khaldoun, d'une famille noble d'Andalousie, né à Tunis en 1332. En véritable historien critiquant ses sources, il nous livre une magistrale *Histoire des Berbères* qui complète utilement nos informations sur l'hégémonie du Mali.

Au tournant du 15<sup>ème</sup> siècle l'apport des écrivains arabes proprement dit diminue nettement, la grande période des informations sur les *Sudan* étant essentiellement le 14<sup>ème</sup> siècle. Dès lors, les écrivains méditerranéens ne font souvent que répéter les informations récoltées par leurs prédécesseurs. Le seul auteur arabe à retenir est El-Hasan ben Mohamed al-Wazzan ez-Zayyati, dit Léon l'Africain, qui écrivait en italien. Né à Grenade vers 1493-1494, élevé à Fez, converti au christianisme en 1520 à Rome, il enseigne l'arabe à Bologne, puis retourne ensuite à Tunis où l'on perd sa trace. Il fait deux voyages à Tombouctou et passe par le

Tchad. Sa *Description de l'Afrique* (1526) est un ouvrage capital pour la connaissance du *Bilad al-Sudan* à la fin du Moyen Âge.

### ***Sources européennes : la reconnaissance des côtes***

Les Européens, notamment les Portugais à partir du 15<sup>ème</sup> siècle, vont prendre le relais. La navigation fait alors de réels progrès. L'utilisation de la voile latine, du gouvernail d'étambos, de la boussole, des portulans, ces cartes maritimes précises comportant de bonnes estimations des distances parcourues, vont permettre aux Portugais de dépasser le cap Bojador et de découvrir les côtes africaines, puis de contourner l'Afrique. La caravelle, mise au point vers 1440, va se révéler un redoutable instrument de découverte. On peut désormais naviguer sous le vent en tirant des bords et donc remonter le long des côtes de l'Afrique contre les alizés de l'hémisphère nord qui empêchaient jusqu'alors toute navigation de retour le long des côtes de Mauritanie. En 1444 Nuno Tristão atteint le premier le *Pays des Noirs*, sans doute juste au nord de l'embouchure du Sénégal. En 1487, Bartolomeu Dias double le cap de Bonne Espérance.

L'apogée des connaissances européennes médiévales sur l'intérieur de l'Afrique est atteinte avec l'atlas majorquin d'Abraham Cresque (1375), qui cite de nombreuses villes à la latitude du « Nil des Noirs », qu'on figure alors s'écoulant horizontalement d'est en ouest et réunissant en un seul fleuve le Niger et le Sénégal. Les découvertes portugaises commencent à s'inscrire sur les cartes à partir de la seconde moitié du 15<sup>ème</sup> siècle.

Par rapport aux sources arabes, nos informations sont décalées à la fois chronologiquement et géographiquement puisqu'elles concernent essentiellement les côtes et les zones forestières. Les renseignements que nous livrent le chroniqueur sont incontestablement plus riches et plus complets que les sources médiévales.

Un premier document capital sur l'intérieur de l'Afrique est une lettre écrite en latin de Touat par le Génois Malfante en 1447.

Le premier texte portugais est la *Cronica dos feitos de Guiné* de Zurara, l'écrivain officiel des rois du Portugal, écrite en 1452-1454. Immédiatement après le vénitien da Mosto nous laisse une chronique de son séjour chez les Wolof du Sénégal en 1455-1456. Le navigateur portugais Diego Gomes, qui remonte en bateau la Gambie, nous laisse une relation en latin *Prima inventione guinee*, rédigée après 1482, qui nous livre des renseignements sur les marchés de l'or. Plusieurs œuvres capitales datent de la première décennie du 16<sup>ème</sup> siècle : le *Descripçam.* de Valentin Fernandes (1506-1507), l'*Esmeraldo de situ orbis* de Duarte Pacheco Pereira (1506-1508). D'autres textes suivront, décrivant les explorations des Portugais sur les côtes de l'Afrique, l'installation des premiers forts comme celui de la Mina en 1482 et les premiers négoce, essentiellement tournés vers l'or.

### ***Sources européennes : les explorations internes***

Les récits des premiers européens à s'aventurer à l'intérieur de l'Afrique de l'Ouest, puis des militaires chargés des explorations destinées à faciliter la pénétration des colonnes armées, constituent une troisième catégorie de sources, plus tardives, annonçant la période coloniale.

Mungo Park (1771-1806) est chargé par l'*African Association* de reconnaître le cours du Niger. Parti de Gambie, il atteint ce fleuve à Ségou lors de son premier voyage de 1795 à 1797. Il décédera, noyé, en 1806 lors de son second voyage après être descendu le Niger jusqu'aux rapides de Boussa (Park 1799, 1820).

René Caillié (1799-1838) réalise, lors de son voyage de 1827 à 1828, deux exploits qui suffiront à immortaliser leur auteur: atteindre Tombouctou et en revenir vivant, traverser le Sahara du Niger au Maroc. Son livre *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné dans l'Afrique centrale précédé d'observations faites chez les Maures Brakna, les Nalous et autres peuples pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828* paraît en 1830. Voyageur autodidacte se déplaçant dans des conditions très précaires et se faisant passer pour musulman, Caillié n'a pas fait oeuvre de scientifique. Sa relation n'en est pas moins essentielle (Caillié 1830).

Heinrich Barth (1821-1865) est recruté pour participer, sous la direction de James Richardson, à la *British Central African Mission*, qui devait reconnaître la région du lac Tchad. A la mort du chef de mission, Barth poursuit seul vers l'ouest et atteint Tombouctou, où il séjournera six mois. Jamais on avait comme lui, en dépit des difficultés, amassé des renseignements aussi précis sur une région aussi vaste et mal connue. Il publiera la relation de ce voyage 1849 - 1855 dans *Travels and discoveries in North and Central Africa* (5 volumes) en 1859 (Barth 1857-1858).

Eugène Mage (1837-1869) est chargé d'étudier les communications entre le Sénégal et le Niger et restera le prisonnier d'Amadou à Ségou jusqu'en 1866. Les renseignements concernent essentiellement Ségou et ses environs. La ville était alors coupée d'Hamdallahi où El Hadj Omar, le père d'Amadou, était assiégé par les Peul. Mage n'a donc pas eu à cette époque une vue claire de la situation régnant dans le Massina en révolte (Mage 1868).

Edmond Jules Caron (1857-1917) est connu pour le voyage qu'il effectua en 1887 jusqu'aux portes de Tombouctou et pour sa visite à Tijani dans sa capitale de Bandiagara. Avec sa relation s'achève la période des récits d'exploration concernant la zone sahélienne. Les travaux plus récents se développent déjà dans un cadre colonial établi (Caron 1891).

A ces explorations il convient d'ajouter celles qui ont permis de mieux connaître l'Afrique forestière. Dès le début du 19<sup>ème</sup> siècle des descriptions permettent de se faire une idée des royaumes de la forêt (M'Leod 1821). Les explorations vont concerner notamment le cours inférieur du Niger. En 1830, Richard Lander (1804-1834) gagne ainsi Boussa et descend le Niger jusqu'à son embouchure. Influencé par Barth, l'Allemand Gerhard Rohlfs (1831-1896) traverse le Sahara entre 1865 et 1867, passe par le Bournou et atteint le golfe du Bénin après avoir traversé le Niger à Boussa (Rohlfs 2002-2003).

Il faut enfin mentionner, déjà en période coloniale et pour la qualité des informations transmises, le voyage, de 1887 à 1889, du capitaine Binger (1856-1936) entre le Niger et la côte africaine (Binger 1892).

### ***Sources européennes : les études coloniales***

Les premiers coloniaux, militaires et administrateurs, vont également nous livrer des informations importantes sur l'intérieur de l'Afrique.

*Le Plateau Central Nigérien : une mission archéologique et ethnographique au Soudan Français*, paru en 1907 sous la plume de Louis Desplagnes (1871-1914), lieutenant de l'Infanterie coloniale, est le premier ouvrage de synthèse né d'une véritable mission scientifique. Cet ouvrage réunit en effet les résultats d'une mission conduite dans la Boucle du Niger de 1903 à 1906 à l'instigation de l'Académie des inscriptions et belles lettres de Paris.

Dès 1904, date de la création de la Colonie du Haut-Sénégal-Niger, l'administration coloniale avait ordonné la rédaction de monographies de cercles faisant le point des connaissances acquises sur le pays. Sur cette base Maurice Delafosse (1870-1926) rédige une nouvelle synthèse historique et ethnographique. Son excellente formation linguistique lui permettra

pour la première fois d'avoir un accès direct aux sources écrites locales rédigées en caractères arabes. Son *Haut-Sénégal-Niger* paraît en 1912 et constitue encore aujourd'hui l'une des principales références pour l'histoire de la boucle du Niger.

Il convient également de citer le nom de Charles Monteil (1871-1949) dont la *Monographie de Djenné* (1903) et *Les Bambara du Ségou et du Kaarta* (1924), rédigés sur la base des informations recueillies pendant son séjour à Djenné de 1900 à 1903, figurent encore aujourd'hui parmi les oeuvres essentielles pour notre compréhension de l'histoire de l'ancienne colonie du Haut-Sénégal-Niger.

A l'ensemble de ces travaux publiés il convient naturellement de joindre l'ensemble des rapports et autres documents produits par l'administration coloniale, dont nous ne pouvons parler ici en détail.

## **Sources historiques internes**

### ***Tarikhs et manuscrits locaux***

A partir du 17<sup>ème</sup> siècle apparaît une littérature arabe proprement africaine, composée par des gens du pays et non par des étrangers de passage, et dont les diverses catégories de lettrés musulmans sont les principaux responsables (Cuoq 1985). Ces savants locaux ne possédaient pourtant qu'une compétence en langue arabe à la fois spécialisée et limitée. Seule une très faible portion de la population savait écrire. Les sujets abordés sont restreints et n'expriment en outre le plus souvent que le point de vue de classe de l'élite islamisée. Parmi ces manuscrits locaux écrits en langue arabe, deux ouvrages importants concernent plus proprement notre sujet, le *Tarikh es Soudan* et le *Tarikh el-Fettach*.

Le *Tarikh es Soudan* (*Ta'rikh al-Sūdân*) a été composé par Abderrahman ben Abdallah ben Imran ben Amir es-Sa'di, d'une famille honorable de Tombouctou, né en 1596 et mort peu après l'achèvement de son ouvrage. Es-Sa'di a été notaire, puis imam de la mosquée de Sankoré à Djenné, avant de devenir imam de Tombouctou. Son ouvrage à la gloire de cette ville ne parle de façon un peu développée que de l'hégémonie Sonraï et surtout de la conquête et de l'occupation marocaine de la région.

Le *Tarikh el-Fettach* (*Ta'rikh al-Fattâsh*) a été composé par Mahmoûd Kâti ben El-Hadj el-Motaouakkel Kâti, habitant de Tombouctou, mort en 1599. Le *Tarikh* aborde l'histoire et l'organisation de l'hégémonie sonraï sous la dynastie des Askia de Gao, de Mohammed 1er (1493-1529) jusqu'à la conquête marocaine (1591).

D'autres manuscrits sont consacrés aux Pachas de Tombouctou. Les manuscrits rédigés en caractères arabes portant sur l'hégémonie bambara de Ségou restent rares. Ils sont plus nombreux pour ce qui touche à l'histoire de l'hégémonie peul du Massina. Plusieurs manuscrits, écrits en peul transcrits en caractères arabes, permettent également de restituer l'épopée toucouleur. Les bibliothèques des lettrés africains recèlent certainement encore de nombreux documents inédits sur ces périodes cruciales de l'histoire africaine.

### ***Traditions orales***

Les griots et autres traditionnalistes, ces spécialistes endogames de la tradition orale, étaient associés à des protecteurs, que ces derniers soient souverains ou simples chefs de village. S'accompagnant d'instruments de musique, ils pouvaient réciter les généalogies des dépositaires du pouvoir, rapporter les exploits des héros du passé, et contribuer ainsi aux plaisirs de la cour. Le fonds d'histoires, de généalogies et de récits dynastiques était constamment enrichi et soumis à diverses améliorations allant dans le sens des intérêts des

pouvoirs. Le griot pouvait lui-même puiser dans le stock des chroniques écrites, comme ces dernières ont pu, dans certains cas, s'inspirer des traditions des griots. Il existe donc, à ce niveau, de multiples interférences entre traditions orales et textes des *tarikhs*. Ces traditions restent encore aujourd'hui largement sous-exploitées.

### **Ethnologues, historiens et géographes**

Les travaux des ethnologues, des historiens et des géographes fournissent une information essentielle pour notre propos.

Rappelons tout d'abord les œuvres monumentales et polyvalentes de pionniers que furent Théodore Monod, directeur de l'IFAN de Dakar de 1938 à 1963, et Raymond Mauny. La *Majâbat al-Koubra* de Monod (1958) et le *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen âge* de Mauny (1961) restent encore aujourd'hui des monuments d'érudition indispensables à la connaissance de l'Afrique de l'Ouest.

Les enquêtes proprement ethnologiques démarrent réellement avec la mission Dakar-Djibouti (1931-1933) de Marcel Griaule et les travaux de son équipe, notamment Germaine Dieterlen, Geneviève Calame Griaule, Denise Paulme et Jean Rouch, sur le Pays dogon.

Dès les années 60, marquées par les premières indépendances, et surtout dans les années 70 et 80, une très riche réflexion sociologique va se développer en France, qui est à la base de ce livre. Parmi les ethnologues qui ont marqué la pensée sociologique de ces années fastes il convient de réserver une place toute particulière à Claude Meillassoux. Après avoir travaillé sur l'anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire (1964), ce chercheur se consacre essentiellement aux Soninké du Mali et publie plusieurs ouvrages généraux sur les structures sociales (1975a, 1977) et sur l'esclavage (1975b, 1986).

Citons également les noms de Jean Bazin (1975, 1982, 1985) pour le Royaume bambara de Ségou, de Françoise Héritier pour les Samo (1975), d'Emmanuel Terray pour le Royaume abron du Gyaman, de Jean-Pierre Olivier de Sardan (1975, 1982) pour les Sonraï.

Michel Izard (1985) propose de son côté sur la base des traditions orales un cadre chronologique de l'histoire des formations étatiques des deux principaux royaumes mossi du Yatenga et du Ouogodogo qui peut également servir de référence pour l'histoire du Plateau central nigérien. Jean-Louis Amselle s'intéresse aux négociants de la savane (1977) et au problème des identités ethniques (1985). Catherine Aubin (1982) apporte des références indispensables pour comprendre la situation économique des populations sahéliennes au temps de la Traite.

Les travaux du géographe Jean Gallais (1975, 1980, 1984) apportent également une information essentielle sur les populations de la boucle du Niger et leur économie. Enfin signalons Amadou Hampaté Ba (Ba, Daget 1984) et Bintou Sanankoua (1990) pour leurs contributions à la connaissance de l'hégémonie Peul du Massina.

### **Archéologie**

Les informations fournies par l'archéologie forment le dernier volet, indispensable, de notre restitution.

Nous devons tout d'abord constater le faible développement des recherches archéologiques en zone sahélienne. Après les quelques fouilles d'envergure entreprises pendant la période coloniale, la recherche semble s'essouffler. Les coopérations mises en place après les Indépendances ne portent pas toujours les fruits attendus. Les chercheurs expatriés, isolés de la métropole, sont confrontés à d'énormes difficultés locales d'infrastructures et sont souvent

coupés des développements les plus récents de l'archéologie. Les missions étrangères récentes souffrent du manque de continuité et de suivi dans les engagements.

Le pillage et le commerce des antiquités provoquent des ravages irréparables sur les sites archéologiques de certaines régions, notamment dans le delta intérieur du Niger au Mali. Dans cette région la plupart des statuettes de terre cuite exportées illégalement, qui font la pseudorenommée de certaines collections privées, proviennent de ces fouilles clandestines ou sont des faux (McIntosh, McIntosh 1986). Cette situation, emblématique, se retrouve dans d'autres régions comme le Nigeria.

Certaines coopérations, comme celle engagée par l'Université de Genève depuis 1989, tentent aujourd'hui de remédier à ces défauts en se développant sur plusieurs axes :

- Elles tentent de développer des recherches à long terme sur une région déterminée, en l'occurrence le boucle du Niger au Mali, une perspective qui n'est pas toujours acceptée par les instances fournissant les ressources financières indispensables.
- Elles développent en parallèle des programmes de recherches ethnoarchéologiques et ethnohistoriques dans une vision intégrée de l'histoire.
- Elles restent ancrées dans les institutions universitaires européennes qui assurent le dynamisme des recherches et les contacts indispensables avec les développements de la recherche internationale.
- Elles se développent en étroite collaboration avec les institutions locales, Institut des sciences humaines du Mali, Musée national, Mission culturelle de Bandiagara.
- Elles organisent la formation de chercheurs africains sur le terrain, dans les universités européennes et à l'Université de Bamako.

L'archéologie précoloniale africaine est à la fois une archéologie urbaine et une archéologie des civilisations paysannes.

Dès les premiers siècles de notre ère, l'Afrique de l'Ouest a vu fleurir un certain nombre de villes, tant sur la frange méridionale du Sahara qu'à l'intérieur de l'Afrique de l'Ouest. Le phénomène urbain a pris par la suite une certaine ampleur avec le développement du commerce transsaharien. Certaines villes anciennes, comme Koumbi Saleh, l'ancienne Ghana, ou Tegdaoust, l'ancienne Audaghost, sont aujourd'hui totalement abandonnées, d'autres, comme Tombouctou et Djenné, subsistent encore aujourd'hui. Les recherches portant sur ces villes restent néanmoins encore embryonnaires.

Le tell ancien de Djenné, fouillé par Roderick McIntosh en 1977, reste encore aujourd'hui la seule référence chronologique sur le développement de l'urbanisme sahélien (McIntosh, McIntosh 1980).

Plusieurs campagnes de fouilles ont été organisées dans les villes de la frange méridionale du Sahara. Tegdaoust fournit aujourd'hui une excellente image de ce qui fut une ville, point de rupture de charge à l'époque des grandes caravanes transsahariennes. Les fouilles de Koumbi Saleh n'ont, quant à elles, porté que sur la ville arabo-berbère. L'ancienne capitale animiste reste encore aujourd'hui introuvable.

Tombouctou n'a fait l'objet que de prospections dans les zones entourant la ville. Dans le delta du Niger, un programme de recherches récent concerne l'ancienne ville de Dia qui joue un rôle important dans les traditions orales du Massina. Dans le haut bassin du Niger, l'ancienne capitale du Mali n'a toujours pas été formellement identifiée malgré ce que prétendent certains archéologues.

L'archéologie des sociétés rurales reste encore plus embryonnaire. Le domaine le mieux étudié, grâce aux travaux de Guy Thilmans de l'IFAN de Dakar, est celui des cercles

mégalithiques sénégalais. Ce domaine, pour lequel nous avons tenté de développer une réflexion anthropologique (Gallay 2010), fait aujourd'hui l'objet de nouvelles recherches. Les fouilles hollandaises dans les grottes funéraires de la Falaise de Bandiagara de 1962 à 1974 (Bedaux 1972) ont longtemps été l'un des points forts de l'archéologie ouest-africaine, mais les résultats obtenus sur le plan chronologique sont aujourd'hui remis en questions. Les grottes funéraires, réemployées à de multiples reprises, ne constituent pas le meilleur environnement pour développer une perspective historique malgré la qualité des découvertes. De nouvelles recherches organisées par l'Université de Genève sous la direction d'Eric Huysecom et portant sur les tells du pied de la Falaise tentent aujourd'hui de remédier à cette situation. Nous avions en son temps, à l'occasion d'une mission au Sarnyéré dogon, inauguré une recherche alliant enquêtes ethnohistoriques et fouilles d'anciens villages abandonnés (Gallay, Sauvain-Dugerdil 1981). Anne Mayor, de l'Université de Genève, reprend aujourd'hui le même type de recherches dans le sud du Pays Dogon.

Nous regrettons personnellement le manque de connexions entre la recherche archéologique et la réflexion anthropologique portant sur le développement économique, social et politique des sociétés sahéliennes. La recherche archéologique s'est, depuis ses origines, intéressée aux sources historiques que nous avons évoquées. Elle n'a par contre jeté que peu de ponts avec la réflexion ethnologique.

Ce livre tente de combler quelque peu ce vide.